



JULIEN LECLERCQ ET JULIEN MADON PRÉSENTENT

L'ASSAUT

VINCENT ELBAZ GREGORI DERANGERE MELANIE BERNIER AYMEN SAÏDI

UN FILM DE JULIEN LECLERCQ

avec

MARIE GUILLARD CHEMS DAHMANI DJANIS BOUZYANI MOHID ABID et ANTOINE BASLER

Écrit par SIMON MOUTAIROU et JULIEN LECLERCQ

DISTRIBUTION

MARS DISTRIBUTION
66, RUE DE MIROMESNIL - 75008 PARIS
TÉL. : 01 56 43 67 20
FAX : 01 45 61 45 04

RELATIONS PRESSE TV, RADIO & INTERNET

MOTEUR !
DOMINIQUE SEGALL - LAURENCE FALLEUR
20, RUE DE LA TRÉMOILLE - 75008 PARIS
TÉL. : 01 42 56 95 95
MAIL : FALLEUR@MAIKO.FR

RELATIONS PRESSE ÉCRITE

YELENA COMMUNICATION
ISABELLE SAUVANON
20, RUE DE LA TRÉMOILLE - 75008 PARIS
TÉL. : 01 42 56 80 94
MAIL : ISABELLE.YELENACOM@ORANGE.FR

SORTIE LE 2 MARS 2011

DURÉE : 1H30



SYNOPSIS

Quatre terroristes du GIA prennent en otage à Alger l'Airbus A-300 d'Air France reliant la capitale algérienne à Paris et les 227 personnes présentes à bord. Personne ne connaît leurs intentions : ils sont armés et apparaissent extrêmement déterminés.

Nous sommes le lundi 26 décembre 1994, il est 3h33 du matin, quand l'Airbus atterrit à Marseille-Marignane. Trois personnages, Thierry, un soldat du GIGN, Carole Jeanton, une technocrate ambitieuse et Yahia Abdallah, un Djihadiste déterminé sont au cœur de l'événement. Leurs logiques vont s'affronter jusqu'au dénouement final.

Devant 21 millions de téléspectateurs, l'assaut du GIGN va mettre un terme à cette prise d'otage sans précédent dans l'histoire du terrorisme... mais annonciatrice des terribles événements du 11 septembre 2001.



ENTRETIEN AVEC JULIEN LECLERCQ

Comment décide-t-on de faire un film autour du détournement du vol Alger-Paris de décembre 1994 ?

C'est le premier événement de cette ampleur retransmis en direct à la télévision : le 26 décembre 1994, 21 millions de téléspectateurs sont rivés à leur poste et se demandent ce qui se passe dans l'avion ! J'avais 14 ans à l'époque et cela m'a énormément marqué. Par la suite, j'ai découvert *L'Assaut*, le livre de Roland Martins, ancien du GIGN, qui a fait partie du groupe qui est monté à bord de l'avion Alger-Paris : je l'ai lu en une nuit et j'ai tout de suite pensé qu'il fallait en faire un film. Et surtout, dès la première étape de l'écriture du scénario, j'ai pu rencontrer le patron du GIGN qui nous a soutenus dans notre démarche. C'était essentiel pour faire exister le projet.

Justement, comment avez-vous pu convaincre le GIGN de vous accompagner ?

En étant sincère d'entrée de jeu. On leur a dit qu'on souhaitait coller à la réalité de l'événement, au millimètre près, et qu'on ne cherchait pas les effets spectaculaires. Et surtout, on leur a fait comprendre qu'on avait besoin qu'ils nous aident à entraîner les comédiens et qu'ils soient présents sur le plateau. D'ailleurs, dans le film, quand le groupe est prêt à donner l'assaut, ce sont tous d'authentiques membres du GIGN sous la cagoule, à l'exception de Vincent Elbaz et de Grégori Derangère.

Vous n'avez pas eu trop de mal à vous faire accepter par les hommes du GIGN ?

D'abord, il faut savoir que la caserne de Satory, le QG du groupe, est un lieu ultra-sécurisé, où il n'y a que des militaires. Ce n'est donc pas un endroit particulièrement facile d'accès... Ensuite, la particularité du GIGN, c'est que c'est un groupe d'hommes qui vivent ensemble comme des frères. Pendant deux ans, à raison de deux à trois fois par mois, j'ai eu la chance de les côtoyer : ce sont de vrais «chevaliers» des temps modernes qui ne se mettent jamais en avant et qui, comme me l'a dit le général Favier (Grégori Derangère dans le film), «travaillent avant tout au service de la vie.» C'est grâce à eux que le film est aussi réaliste.

Comment s'est passée la phase de documentation ?

Pendant les premiers mois d'écriture, j'ai fait davantage un travail de journaliste que de scénariste. Plus j'apprenais de nouveaux éléments, plus je me disais qu'ils devaient se retrouver dans le film. J'ai eu la chance de pouvoir consulter les archives civiles et militaires. Par exemple, je me suis beaucoup documenté sur le contexte politique de l'époque : on est alors en période de cohabitation, six mois avant les présidentielles. Par ailleurs, au cours de mes recherches, j'ai aussi appris que les quatre terroristes — contrairement à ceux du 11 septembre — étaient des gamins issus d'un quartier pauvre d'Alger, pas du tout entraînés. J'en ai évidemment tenu compte dans l'écriture.

Comment avez-vous écrit les dialogues ?

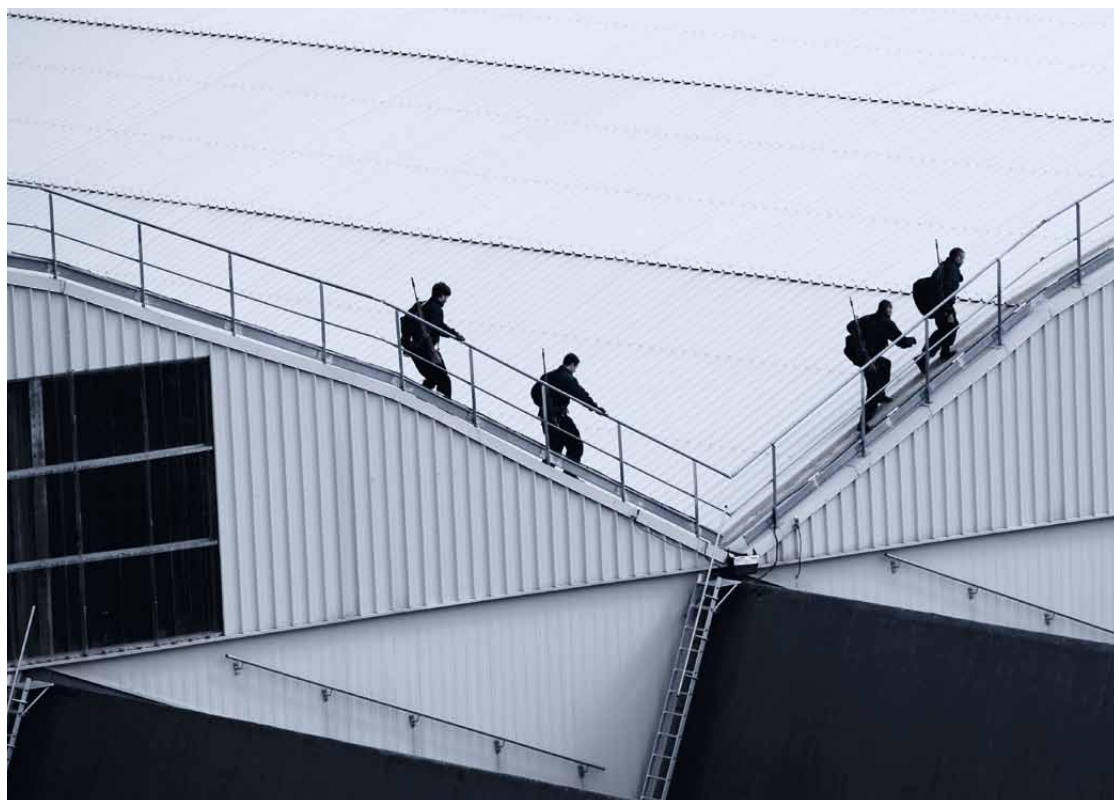
D'emblée, le GIGN m'a transmis l'enregistrement audio de l'ensemble des échanges entre la tour de contrôle et l'avion. Du coup, tous les dialogues — entre le chef terroriste et le préfet, par exemple — sont parfaitement conformes à la réalité. J'y tenais beaucoup non seulement par souci d'authenticité, mais aussi parce que cela nous a permis, à mon coscénariste et à moi, de mieux comprendre comment se sont déroulés précisément les événements.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile à scénariser ?

Le dernier quart d'heure du film — l'assaut à proprement parler — puisqu'on montre en temps réel ce qui s'est déroulé exactement dans l'avion. On n'a évidemment pas d'image de l'intérieur de l'appareil et il a donc fallu collecter des infos précises auprès des anciens membres du groupe qu'on est allés rencontrer partout en France.

Vous avez eu recours au story-board ?

On a fait un «plan de masse» de l'avion, en reconstituant en détail les déplacements des hommes dans l'appareil, minute par minute. Au bout du compte, le général Favier, qui a coordonné l'opération à l'époque, a validé le document.





Quel type de décor avez-vous utilisé pour l'avion ?

Comme il n'existe pas de décor d'avion en France, on a d'abord envisagé de le construire intégralement et de tourner en studio, mais c'était extrêmement cher. On a alors appris qu'une société spécialisée dans le recyclage de vieux appareils, basée à Bordeaux, avait récupéré un appareil A-300, semblable à celui de 1994. Il y manquait des compteurs dans le cockpit, mais il y avait les 220 sièges, les rétroprojecteurs, les écrans de cinéma, les toilettes etc. Le problème, c'est qu'on devait tourner le film à l'aérodrome de Melun...

Comment avez-vous acheminé l'avion ?

On lui a coupé les ailes, puis on l'a acheminé par convoi exceptionnel, encadré par la gendarmerie : on a mis onze jours à parcourir les 700 km qui séparent Bordeaux de Melun...

Et pour les extérieurs de l'appareil ?

À chaque fois qu'on voit l'avion en pied, c'est le même appareil, numérisé par la société d'effets spéciaux Buf qui a travaillé sur *MATRIX*, *HARRY POTTER*, *ARTHUR ET LES MINIMOYS* etc. Du coup, les plans truqués sont d'une grande fluidité et on ne voit aucune différence entre les intérieurs et les extérieurs de l'avion.

Quels étaient vos parti-pris de mise en scène ?

J'avais comme références *BLOODY SUNDAY* et *VOL 93* de Paul Greengrass. Comme dans ces deux films, je voulais être au plus près des personnages et avoir une caméra ultra mobile pour qu'on soit immergé au cœur de l'événement. Il nous fallait aussi une grande clarté dans la narration, d'autant plus qu'il y a trois points de vue dans le film qui s'entremêlent : celui du GIGN, à travers le personnage de Vincent Elbaz, un point de vue politique, incarné par la jeune énarque, et le point de vue des terroristes. Je tenais à garder une certaine neutralité pour ne pas privilégier un point de vue plutôt qu'un autre.

Carole Jeanton, qui incarne le point de vue politique, est constamment inscrite dans l'action.

Oui, et là encore, on s'est inspirés de la réalité : l'homme qu'elle arrive à déloger, Ali Touchent, était vraiment l'un des dirigeants du GIA à l'origine de la prise d'otages, et l'histoire de la mallette et des 700 000 F a vraiment eu lieu. Cette dimension-là m'excitait beaucoup car, tout à coup, on est projetés dans un film d'espionnage...



Avec le personnage de Carole, on perçoit aussi les rivalités au sein même du pouvoir politique.

À partir du moment où l'avion est à Alger, c'est le ministère des Affaires étrangères qui gère la crise. Or, il se trouve que lorsqu'on est dans un avion Air France, on est sur le sol français... tout en étant sur le sol algérien. Cette confusion se traduit effectivement par des conflits entre ministères, dont Carole Jeanton fait les frais. Et c'est d'autant plus complexe que la France et l'Algérie se livraient à l'époque une guerre diplomatique. Résultat : le pouvoir algérien refuse que le GIGN intervienne sur son territoire. C'est pour cela que les hommes du GIGN sont en stand-by à Majorque, convaincus qu'on va les envoyer en Algérie ou que l'avion va se poser à Majorque...

Comment avez-vous traité les couleurs ?

D'abord, il faut voir que les événements se déroulent pendant l'hiver et que les combinaisons du GIGN sont bleu marine, tirant sur le noir. Ce qui tombait bien car personnellement, je n'aime pas trop la couleur. Du coup, j'ai défini une charte de couleurs neutres qui semblent naturelles quand on voit le film.

Il se dégage une énergie étonnante des prises de vue...

On a tourné avec la caméra numérique Arri D 21 avec un très gros zoom Panavision qui donne une dynamique formidable aux plans. J'ai aussi utilisé l'effet «shutter», légèrement stroboscopique, qui avait été employé dans la séquence du débarquement d'*IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN*. Bien entendu, je m'en suis servi dans les scènes d'action, mais aussi dans celles qui se déroulent dans le milieu politique pour obtenir la même angoisse, et la même énergie, sur chaque point de vue.

Comment s'est passé le casting ? On n'attendait pas Vincent Elbaz dans un rôle pareil...

Je pense que j'ai engagé Vincent Elbaz à un bon moment de sa vie. Il va avoir 40 ans, il vient d'avoir une petite fille, et il a envie de tenter de nouvelles expériences dans sa carrière. Ce que j'ai beaucoup apprécié, c'est qu'il n'hésite pas à remettre tout à plat pour chaque rôle. C'est un énorme bosseur.



Comment s'est-il préparé au rôle ?

Je l'ai rencontré un an avant le début du tournage, et je l'ai vu entrer progressivement dans la peau de Thierry. Après avoir rencontré les hommes du GIGN, il a compris qu'il avait besoin d'un entraînement sportif de très haut niveau pour être crédible et il s'est donc entraîné sans relâche avec un coach pendant six mois.

Et Grégori Derangère ?

Favier n'était pas un rôle facile car c'est un mélange d'intellectuel et d'homme d'action qui porte très bien la combinaison. En revoyant *BON VOYAGE* et *L'ÉQUIPIER*, je me suis rendu compte que Grégori avait un vrai charisme et une grande classe à l'anglaise sous-utilisés dans le cinéma français. Tout comme Vincent, il a suivi un entraînement ultra-intensif.

Les deux comédiens ont également suivi trois stages à Montdésir, en région parisienne, sur la base d'entraînement du GIGN. Ils ont même eu comme instructeurs des hommes du GIGN qui ont participé à l'assaut de 1994. On ne pouvait pas rêver mieux pour être au plus près de la réalité. Je voulais voir mes acteurs effectuer les gestes des gars du GIGN avec la plus grande exactitude.

Comment avez-vous choisi vos «terroristes» ?

On a vu une centaine de jeunes de 20-25 ans qui étaient tous d'un excellent niveau. Ensuite, j'ai fait appel à un coach algérien pour être certain que les quatre comédiens parlent l'arabe populaire d'Alger. Le coach était à mes côtés pendant le tournage, la postsynchronisation et le montage. Toujours dans l'exigence de réalisme...

Quelle était votre conception de la musique ?

J'ai fait appel à Jean-Jacques Hertz et François Roy, de chez X-Track, avec qui j'avais déjà travaillé sur mon premier long métrage. Je leur ai demandé d'aller chercher des sonorités qu'on retrouve dans les musiques composées par John Powell pour Paul Greengrass, et de s'inspirer du travail de percussions d'un Hans Zimmer. Je voulais une musique ample, qui se rapproche davantage du cinéma américain que français.

On a aussi fait un gros travail de post-production sonore qui a duré quatre mois. Pour la séquence de l'assaut, je voulais qu'on ait un ressenti ultra réaliste dans les sons des grenades et des balles traçantes, en visant toujours la référence ultime de la scène du débarquement d'*IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN*.



ENTRETIEN AVEC VINCENT ELBAZ



Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le scénario ?

Ce qui m'a plu d'emblée, c'était que le scénario relate un événement historique qui a marqué la France, du point de vue du drame humain. Je me suis demandé pourquoi ce personnage que j'allais incarner avait choisi ce métier : j'avais envie de savoir qui était l'homme qui se cachait sous la cagoule.

Vous aviez un souvenir précis des événements de 1994 ?

J'avais en tête des images de l'assaut de l'avion par le GIGN, et notamment de ces hommes cagoulés qui entrent dans l'appareil par les passerelles et du copilote qui saute par la fenêtre du cockpit. J'ai aussi été marqué par les images des explosions, alors qu'on ne savait absolument pas ce qui se passait à bord.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

Au début du film, on comprend qu'il est affecté par un événement qui s'est mal passé, même si ses réactions restent très intériorisées. Au fond, c'est un homme tourmenté et habitué par son métier et par son dévouement. Avec Julien, on voulait en faire un homme silencieux et taiseux, sans donner beaucoup d'explications. On a même décidé, au fil du tournage, de supprimer certains dialogues pour le faire parler le moins possible.

Qu'est-ce qui vous a touché chez lui ?

Tout son parcours. Le fait qu'il soit capable de se positionner derrière une porte, en sachant que derrière cette porte il y a des terroristes armés jusqu'aux dents, et qu'il trouve la force d'attendre que la porte s'ouvre pour entrer à l'intérieur et risquer à 90% de se faire tuer — je trouve cela hallucinant ! Et ce n'est même pas un acte héroïque, narcissique ou désespéré : il ne fait que son boulot, en laissant sa femme et son enfant derrière lui. Et ce qui est très fort, c'est que Julien ne l'a pas héroïsé du tout.

Comment s'est déroulé votre entraînement ?

On a eu la chance d'être entraînés par les hommes du GIGN eux-mêmes. Avant de s'atteler à l'entraînement purement physique, on a commencé par s'asseoir autour d'une table, où nos instructeurs nous ont présenté des images d'archives qu'ils nous ont commentées. Ils nous ont ainsi expliqué leur stratégie, leur approche de l'événement, et la manière dont ils ont géré la crise de Marignane. Par la suite, on a effectué des exercices pratiques de tirs et des stages commando. C'était important de savoir comment les événements de 1994 avaient été vécus de l'intérieur par ces hommes qui ont eu à entrer dans l'avion, sans savoir ce qu'ils allaient y trouver.

Concrètement, qu'est-ce que cela vous a apporté ?

C'était nécessaire pour que nous, en tant qu'acteurs, on comprenne et on ressente ce qu'on avait à faire une fois arrivés dans l'avion : Julien Leclercq souhaitait qu'on soit le plus autonome possible, et qu'on n'ait pas besoin en permanence d'attendre ses consignes. Autrement dit, il voulait que ses acteurs soient capables de gérer les scènes, comme les hommes du GIGN avaient été à même de gérer la crise. C'était une grande liberté, en tant qu'acteurs, de savoir ce qu'on avait à faire, pourquoi le faire et comment le faire. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'on avait toujours à nos côtés les instructeurs du GIGN et les hommes qui avaient participé à l'assaut pour rectifier nos positions ou nous donner des détails qui nous échappaient.

Comment Julien Leclercq vous a-t-il dirigé ?

Comme il sait exactement ce qu'il veut et pourquoi il met sa caméra à tel ou tel endroit, les acteurs sont extrêmement cadrés. Mais il est davantage dans la collaboration que la direction à proprement parler. À vrai dire, on avait fait un tel travail de préparation qu'on avait développé une complicité solide et qu'on n'avait pas vraiment besoin de se parler — un peu à la manière des hommes du GIGN quand ils sont dans l'action. C'était d'autant plus important que le tournage n'a duré que sept semaines.



ENTRETIEN AVEC GRÉGORI DERANGÈRE

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le projet de Julien Leclercq ?

C'était avant tout la perspective de camper le général Favier qui fait le lien entre le monde politique et le terrain et qui sait protéger ses hommes. J'ai bien aimé la dimension multiple du personnage, capable de porter un costume-cravate et d'expliquer des plans et, quelques instants après, d'enfiler son costume militaire et de monter à bord d'un avion pour être dans l'action.

À quel moment avez-vous rencontré le général Favier ?

Sur la base de Satory, près de Versailles, puis au camp de Montdésir — qui porte très mal son nom ! — où nous nous sommes entraînés. Denis Favier m'a fait l'effet d'un homme d'une grande simplicité, très posé, mais dont on sent qu'il est malgré tout inscrit dans l'action, tout en étant des plus humbles.

Qu'est-ce que vous avez retenu de cette rencontre ?

Pour lui, comme pour les hommes du GIGN, les événements de 1994 restent leurs faits d'armes par leur ampleur et par la manière dont ils se sont terminés. Ils ont d'ailleurs tenu à nous raconter comment tout s'est déroulé et ce qu'ils en ont ressenti parce qu'ils voulaient qu'on soit au plus près de la réalité des faits. Mais ce qui m'a surtout frappé, c'est la chaleur et la solidarité qui se dégagent de ce groupe d'hommes : ils sont très souriants, très accueillants, et on sent quelque chose de fort qui les unit.

Comment s'est passé l'entraînement ?

C'était au mois de février dernier, dans un froid polaire, et on s'est retrouvés au milieu de baraques en briques pourries qui ressemblent à de vieux coronas abandonnés, criblés de balles, dans lesquelles s'engouffre le vent. . . On a dû marcher dans la neige, de nuit, et à

travers des souterrains. On a aussi été entraînés par un judoka. . . Et ce qui m'a beaucoup impressionné, c'est de me retrouver face à un homme capable de vous neutraliser à mains nues en quelques secondes seulement : on a le sentiment d'être un jouet entre ses mains. C'était bien plus impressionnant que le maniement des armes auquel on a aussi été initiés.

Qu'est-ce qui vous a frappé dans cette phase d'entraînement ?

Surtout la séquence de l'assaut de l'appareil. Il fallait presque exécuter une sorte de chorégraphie : il y avait d'abord l'homme qui entre en premier dans l'avion et qui fait ce qu'on appelle l'appuie-feu, puis ses collègues qui le suivent, le genou fléchi et la main sur l'épaule etc. Tout cela se déroule très rapidement. Je crois d'ailleurs que c'est cette vitesse d'action qui est l'atout principal du GIGN — l'impact, le bruit et l'effet de surprise qu'ils arrivent à susciter. . .

A-t-il été difficile d'entrer dans la peau du général Favier ?

Ce n'est pas un personnage qui m'est apparu si loin de moi, même si je n'ai bien entendu jamais vécu les situations extrêmes auxquelles il a été confronté. Ce mélange entre l'homme de culture, le tacticien, le haut gradé et l'homme de terrain m'a parlé naturellement. J'ai donc essayé de retrouver tout cela en le jouant, sans faire un «calque» du bonhomme. Il fallait donc prendre un peu de distance par rapport au véritable Favier pour mieux me l'approprier.

Qu'est-ce qui a été le plus complexe à jouer ?

Quand je me suis retrouvé en position d'écoute, au moment des négociations, il fallait qu'on arrive à créer une tension sans céder à la panique. On doit alors sentir qu'il s'agit d'un moment extrêmement important, mais qui est aussi parfaitement maîtrisé.

A close-up portrait of actor Aymen Saïdi, looking directly at the camera with a serious expression. He has dark, curly hair and a light beard. He is wearing a dark suit jacket, a white dress shirt, and a dark tie. The background is dark and out of focus.

ENTRETIEN AVEC AYMEN SAÏDI

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce projet ?

Dès la lecture du scénario, j'ai été accroché par le fait que ce soit un vrai film d'action qui refuse de prendre parti. On sentait bien qu'il s'agissait avant tout de raconter un événement historique avec la plus grande objectivité.

Avez-vous un souvenir des événements de 1994 ?

Bizarrement, bien que je sois un peu jeune, j'ai les images de l'avion en tête. Comme elles ont souvent été diffusées entre 1994 à nos jours, j'ai l'impression d'avoir vécu ces événements en même temps que certains adultes à l'époque des faits. Du coup, je crois que tous les jeunes de ma génération ont grandi avec ces images gravées dans leur inconscient.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

C'est un jeune qui débarque avec ses convictions religieuses. Mais comme je savais comment il allait finir, j'ai essayé d'imaginer sa vie avant ces événements-là. Cela m'a aidé à construire le personnage pour ne pas le réduire à sa seule dimension de terroriste. J'ai donc fouillé dans son passé, un peu comme un journaliste, pour mieux le comprendre.

C'était difficile de jouer un rôle pareil ?

Je me suis remis en question tous les jours sur le plateau pour ne pas rester dans le même registre de jeu. Mais je dois dire que j'ai eu une vraie liberté avec Julien Leclercq : je n'ai pas arrêté de lui faire des propositions qui n'étaient pas dans le scénario, ce qui m'a permis d'y trouver un vrai plaisir. Mais cela a été difficile émotionnellement car c'est très éprouvant de jouer un personnage aussi suicidaire.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

J'ai répété pendant un mois avant le tournage pour apprendre l'arabe algérien et surtout pour adopter l'accent algérois avec un coach originaire d'Alger. On a aussi fait un énorme travail à partir des enregistrements des discussions entre le cockpit et la tour de contrôle, que ce soit en Algérie ou à Marignane. Du coup, on a réécrit des dialogues propres aux vrais protagonistes des événements, ce qui a donné une dimension authentique et inquiétante à mon personnage. Le plus important, c'était de travailler l'attitude, la gestuelle et la détermination du chef terroriste que j'incarne.

Avez-vous des références en tête ?

Julien m'a très tôt demandé de regarder VOL 93 de Paul Greengrass. C'était intéressant parce que les terroristes du film, malgré leur haine et leur détermination, y ont une dimension humaine. À partir de là, je me suis dit que c'était important de montrer que mon personnage est d'abord un jeune paumé qui a plusieurs facettes. C'est ce qu'on voit bien dans la scène avec sa mère.

Comment Julien Leclercq vous a-t-il dirigé ?

J'ai été enchanté par la liberté que Julien laisse à ses comédiens. Mais, dans le même temps, il nous «surveille» car il donne des directives — qui restent souples — à ses acteurs. Du coup, ce qui est passionnant, c'est que je n'ai jamais eu le sentiment de composer mon personnage, mais de le vivre pleinement. Cela m'a fait penser à une création théâtrale, où on répète énormément jusqu'à retenir les bonnes idées qui émergent. C'était un vrai échange sans prise de tête.



ENTRETIEN AVEC LE GÉNÉRAL DENIS FAVIER

COMMANDANT DU GIGN

Quel a été votre rôle précis dans l'opération de libération des otages du vol Alger/Paris en décembre 1994 ?

En 1994, j'étais commandant du GIGN et, à ce titre, directement engagé dans l'opération de Marignane, en charge de la libération des otages. Dans un premier temps, j'ai été associé aux réunions interministérielles pour tenter d'apporter une réponse à la crise. Par la suite, j'ai pris en charge la mission dans sa globalité : négociations, préparation de l'assaut, libération de certains passagers et, bien entendu, l'assaut lui-même qui reste la phase la plus déterminante de l'opération.

Quel a été l'impact de Marignane sur le GIGN ?

Les conséquences ne sont jamais immédiates. En premier lieu, c'est une épreuve considérable pour le collectif nécessitant un engagement individuel profond qui engendre un traumatisme sur l'individu. La cohésion du groupe s'en trouve renforcée. Il s'agit ensuite pour l'unité de profiter au maximum du retour d'expérience. Nous avons ensuite engagé une réflexion, on a commencé par augmenter les effectifs, puis on a modernisé les équipements. En 2007, afin de répondre à l'évolution des menaces, nous avons engagé une profonde restructuration. Pour vous donner un exemple, nous étions une centaine d'hommes en 1994 et nous sommes aujourd'hui 400.

Comment avez-vous été approché par Julien Leclercq ?

Cela s'est d'abord fait par l'intermédiaire d'un livre, *L'Assaut*, écrit par un ancien de l'unité de 1994, aujourd'hui à la retraite, qui a suivi l'opération du début à la fin et qui a même été blessé au cours de la phase offensive. Quand Julien Leclercq a découvert le livre, il a pensé qu'il méritait d'être porté à l'écran car on y trouvait un véritable engagement des hommes au profit de la vie.

Du coup, quand Julien nous a approchés, nous avons été très touchés

par sa démarche. Inquiets aussi, parce qu'il s'agit, à ce jour, de la plus importante opération de contre-terrorisme et que certaines choses ne peuvent pas être montrées à l'écran. Avant tout, c'est une affaire collective et on ne voulait pas que certains hommes soient mis en lumière plus que d'autres. Nous l'avons donc exprimé à Julien très en amont du projet. Enfin, on a vite compris qu'il était difficile de faire une narration objective d'un tel récit car l'enchaînement des événements est très confus et que l'assaut est une phase déstabilisante : personne ne peut dire qu'il a une vue très précise de tout ce qui s'est déroulé à chaque instant.

Avez-vous participé au scénario ?

Nous avons travaillé ensemble sur le scénario pour rectifier quelques inexactitudes, même si Julien, dans sa démarche artistique, était libre d'adapter les événements comme il le souhaitait. J'avoue qu'on a eu un peu de mal à admettre qu'on n'était pas dans une logique purement documentaire et que tout le monde ne retrouverait pas forcément la part d'histoire qu'il a vécue dans l'opération. Mais il est apparu que Julien souhaitait mettre en exergue d'autres éléments que le seul engagement collectif de l'unité, comme l'histoire de la gestion de crise au niveau ministériel ou le point de vue des terroristes. À partir de là, l'approche du film nous a semblé intéressante.

Qu'est-ce qui vous a touché et intéressé dans sa démarche ?

Il y avait eu d'autres intentions de transposition de l'événement au cinéma, mais peu de personnes étaient allées au bout de leur démarche. Ce qui m'a frappé chez Julien, c'est son approche simple des choses. C'est un homme de valeur qui mesure ce qu'est l'engagement et qui n'a pas hésité à venir vivre parmi nous. Il a senti une forme d'abnégation et de gratuité dans l'action auxquelles il a été sensible et qu'il a souhaité honorer au travers de son film. J'ai aimé cette simplicité et son humilité.



Comment avez-vous accompagné la production ?

Un tel projet ne pouvait réussir que si l'exécution technique était parfaite. Et il n'y avait guère que ceux en charge de ces capacités-là qui pouvaient l'assurer. On a donc voulu apporter le concours de nos hommes pour assurer une exécution technique parfaite dans la phase offensive. Du coup, l'assaut tel qu'on le voit à l'écran a été mené par les hommes du GIGN.

Comment avez-vous entraîné les comédiens ?

Nous avons eu un contact extrêmement fort avec eux. Ils sont venus au GIGN et ont accepté le principe d'une formation avec nos hommes, en étant confrontés aux conditions ingrates de l'entraînement, de jour comme de nuit. Ils ont fait preuve de beaucoup de simplicité et de chaleur, ce qui correspond à nos valeurs. Ils ont été parfaitement en phase avec les gens de l'unité, et cela transparaît à l'écran, je crois.

Qu'avez-vous pensé du film ?

C'était assez troublant de voir à l'écran des images d'événements qu'on a vécus de l'intérieur. Je ne pouvais pas avoir un point de vue objectif, mais nécessairement décalé. La plus grande difficulté pour moi a été de faire la part des choses entre l'approche documentaire et la fiction qui raconte un acte héroïque. Au final, je trouve que le film est très proche de la réalité, son style dépouillé me plaît vraiment. J'aime aussi beaucoup les gros plans sur le visage des comédiens qui trahissent leurs angoisses et leurs doutes avant de passer à l'action et qui montrent aussi la profondeur de l'engagement. Le travail sur la bande son et le sens du rythme au moment de l'offensive nous plongent au cœur de l'opération.

C'est Grégori Derangère qui vous incarne dans le film...

Je l'ai rencontré pour lui faire sentir l'exercice du commandement dans une telle opération, son rôle de leader, sa légitimité... préserver ses hommes tout en leur demandant d'aller plus loin. Il occupe très bien sa place de patron, même si, dans la réalité, la gestion de la crise — avant l'assaut — avait pris bien plus de temps. Mais cela n'aurait pas été très cinématographique.



Le personnage de Vincent Elbaz donne un éclairage sur la vie privée des hommes du GIGN. Cela vous a-t-il semblé conforme à la réalité ?

C'est une dimension qui a été très bien perçue par Julien. Ici, c'est une famille. Il y a la famille opérationnelle, qui s'engage sur le terrain, et puis chaque homme a sa propre structure familiale, qui est un fort élément de stabilisation, et qui vit à quelques centaines de mètres de la caserne. Du coup, quand une opération se déroule à Noël, les familles sont encore plus sensibles à l'engagement opérationnel. Par ailleurs, on sait bien que notre métier est dangereux. Il y a donc nécessairement des connections entre la vie familiale et la vie professionnelle. C'est ce que le film montre très bien, que ce soit au niveau de l'inquiétude de l'épouse ou de la solidarité entre les familles.

La présence des médias est considérable.

Oui, même si elle nous a un peu échappé au moment des faits car on travaille dans une bulle préservée de la pression extérieure. Ce n'est qu'après l'opération qu'on s'est rendu compte que des dizaines de journalistes de la presse écrite, de la télévision et de la radio couvraient l'événement. Cette couverture médiatique, qui a fait des pronostics très pessimistes à l'époque, a suscité une immense inquiétude chez les familles. Ensuite une vague médiatique à la hauteur de la réussite de l'opération a déferlé sur le GIGN, et nous a mis en difficulté. Nous sommes une Unité qui recherche avant tout la discrétion.

Quel impact un tel film peut-il avoir sur l'opinion publique ?

Je me suis rendu compte que certains jeunes, qui n'étaient pas nés en 1994, sont sensibles à cette opération parce qu'ils en ont vu des images. Du coup, j'ai été surpris de voir à quel point cet événement a encore un tel retentissement. Mais je ne voudrais pas non plus que le film terrorise les jeunes : cette histoire est porteuse d'espoir et montre qu'il y a des gens qui veillent sur la sécurité de leurs concitoyens et qui sont prêts à s'engager très loin pour assurer leur mission.

LE GIGN

En novembre 1973, la gendarmerie crée une Équipe Commando Régionale d'Intervention (ECRI) suite à la prise d'otages de la délégation israélienne aux Jeux Olympiques de Munich de 1972.

Le 1er mars 1974, l'unité est opérationnelle.

Un mois plus tard, il est décidé de créer deux Groupes d'Intervention de la Gendarmerie Nationale (GIGN), héritiers de l'ECRI.

L'intention initiale était de multiplier ces groupes sur tout le territoire, mais en 1976, il est décidé de rassembler les deux unités existantes en un seul GIGN national, à Maisons-Alfort. En 1983, le GIGN est déplacé à Versailles-Satory, dans les Yvelines.

En arrivant à l'Élysée en 1981, François Mitterrand fait appel aux gendarmes du GIGN pour constituer sa garde présidentielle, plutôt qu'aux policiers.

Le GIGN a mené des centaines d'opérations depuis sa création, aussi bien la libération d'otages que la neutralisation de forcenés. Voici les plus connues :

- Mai 1974, le GIGN n°1 intervient lors d'une mutinerie à la prison de Fleury-Mérogis. Leur intervention est déterminante pour résoudre la crise avec un minimum de violence.
- Libération des otages détenus dans la grotte d'Ouvéa en Nouvelle-Calédonie en mai 1988.
- En décembre 1994, libération des passagers du vol AF 8969 pris en otages par 4 terroristes du GIA. L'assaut, filmé par la télévision, rend célèbre le Groupe dans le monde entier. Peu après, le GIGN fêtait les 20 ans du Groupe, ce qui fut l'occasion d'un bilan : plus de 650 missions menées, plus de 500 otages libérés, une douzaine de terroristes tués, plusieurs centaines de criminels et de terroristes arrêtés par le GIGN, qui déplore pendant cette période la mort de 5 de ses hommes à l'entraînement et 19 blessés en opération (dont les 9 de l'assaut de Marignane).
- Participation à l'opération Azalée (la libération des Comores) et notamment l'arrestation du mercenaire Bob Denard sous l'autorité du COS en septembre et octobre 1995.
- Avril 2008, le GIGN et les commandos Marine (opération Thalantine) libèrent les passagers retenus par les pirates somaliens sur le yacht de luxe «Le Ponant».

QUELQUES CHIFFRES

1300 missions effectuées, 1250 personnes arrêtées, 600 otages libérés et 180 forcenés maîtrisés. Depuis sa création, le GIGN a mené 8 opérations de contre-piraterie aérienne.

REPÈRES SUR LA GUERRE CIVILE EN ALGÉRIE

La guerre civile algérienne, ou «décennie noire», a opposé le gouvernement algérien, disposant de l'armée nationale populaire à plusieurs groupes islamistes à partir de 1991. Elle a coûté la vie à plus de 60 000 personnes, tandis que d'autres sources avancent le chiffre de 150 000 personnes. Le conflit armé s'est soldé par la victoire du gouvernement, suivi de la reddition de l'Armée Islamique du Salut et la défaite en 2002 du Groupe Islamique Armé (GIA).

Le conflit commence en décembre 1991, quand le gouvernement annule immédiatement les élections après les résultats du premier tour, anticipant une victoire du Front islamique du salut (FIS) qui risque de mettre en place une république islamique. Après l'interdiction du FIS et l'arrestation de milliers de ses membres, différents groupes de guérilla islamiste émergent rapidement et entament une lutte armée contre le gouvernement et ses partisans. Ils se constituent en plusieurs groupes armés, dont les principaux sont le Mouvement islamique armé (MIA), basé dans les montagnes, et le Groupe islamique armé (GIA), basé dans les villes. Les intégristes ont au commencement visé l'armée et la police, mais certains groupes s'attaquent rapidement aux civils. En 1994, tandis que des négociations entre le gouvernement et les dirigeants du FIS emprisonnés sont à leur paroxysme, le GIA déclare la guerre au FIS et à ses partisans, alors que le MIA et divers plus petits groupes se regroupaient pour former l'Armée islamique du salut (AIS), loyale au FIS.

En 1995, les pourparlers échouent et de nouvelles élections ont lieu, remportées par le candidat de l'armée, le général Liamine Zéroual. Le conflit entre le GIA et l'AIS s'intensifie. Au cours des années suivantes, le GIA commet une série de massacres. L'AIS, soumise à des attaques des deux bords, opte en 1997 pour un cessez-le-feu unilatéral avec le gouvernement, alors que le GIA se déchire suite à sa nouvelle politique de massacre. En 1999, l'élection d'un nouveau président, Abdelaziz Bouteflika est suivie d'une nouvelle loi amnistiant la plupart des combattants, qui motive un retour à la vie normale. La violence diminue sensiblement, avec la victoire du gouvernement. Ce qui subsiste du GIA à proprement parler disparaît pratiquement en 2002.

CHRONOLOGIE DES ÉVÉNEMENTS

Samedi 24 décembre

Un avion Air France qui devait décoller d'Alger à 11h15 avec 271 passagers est bloqué au sol. Un contrôleur aérien qui se rend compte de la situation réussit à interrompre l'embarquement de tous les passagers.

Quatre terroristes du Groupe Islamique Armé (GIA) montent à bord. Ils prennent le contrôle en annonçant un contrôle de police. C'est une opération soigneusement préparée et exécutée : les 4 terroristes franchissent l'ensemble des barrages et contrôles déguisés en personnels Air France. L'enquête démontrera qu'ils ont bénéficié d'une complicité intérieure forte.

Une cellule de crise est installée au Quai d'Orsay.

12h00 : Pré-alerte au GIGN pour une situation anormale sur l'aéroport d'Alger.

12h10 : Confirmation de la prise d'otages avec 241 passagers et membres d'équipage.

12h15 : 40 hommes du GIGN prêts à quitter Versailles.

13h00 : Activation de la cellule de crise au Quai d'Orsay.

13h25 : Air France met à la disposition du GIGN un avion identique «Sistership» à celui détourné, avec 2 équipages.

13h30 : Les terroristes exécutent un passager d'une balle dans la tête, un policier algérien, qui avait décliné sa fonction, et proposé son aide. Les terroristes revendiquent l'action au nom du GIA et demandent la libération de 2 leaders du GIA, Ali BELHADJ et Abassi MADANI, et se revendiquent «combattants de Dieu.» Restent 240 passagers à bord.

Le gouvernement français propose au gouvernement algérien de mettre à sa disposition des moyens d'intervention. Le Premier ministre et le ministre des Affaires étrangères sont favorables à un retour de l'avion en France, alors que le ministre de l'Intérieur souhaite que les autorités algériennes gèrent la crise.

15h30 : Les terroristes exécutent un second passager, un diplomate vietnamien, d'une balle dans la tête. Le détournement est dénoncé par le Front Islamique du salut (FIS).

16h20 : Première revendication, «décollage d'Alger !»

17h30 : Réunion de travail au quai d'Orsay, le chef d'escadron Favier, du GIGN, présente ses plans et fait valider les conditions d'engagement.

18h00 : Le gouvernement français décide d'envoyer le GIGN à Alger.

20h40 : Un Mystère 20 avec le commandant du GIGN et quelques hommes à bord s'envole pour Palma, atterrissage à 22h05.

23h20 : Les 45 hommes font le voyage dans un Sistership, un avion identique à celui détourné avec un équipage au complet.

Suite au refus du gouvernement algérien, ils sont déroutés au dernier moment sur l'aéroport de Palma de Majorque à 00h45.

Les otages passent leur première nuit à bord de l'Airbus.

Dimanche 25 décembre

1h00 : Les 51 personnels du GIGN sont réunis sur le tarmac à Palma de Majorque. Ils répètent des assauts. Les difficultés diplomatiques laissent entrevoir un décollage pour un aéroport du sud de la France.

12h00 : France info annonce le positionnement du GIGN à Palma de Majorque.

13h00 : Les terroristes libèrent 63 passagers (majorité de femmes et d'enfants) et souhaitent se rendre à Paris. Reste à bord 176 passagers.

18h00 : Le gouvernement français demande aux autorités algériennes de laisser l'appareil décoller.

20h00 : Les terroristes menacent d'exécuter un Français s'ils n'obtiennent pas l'autorisation de décollage.

21h15 : Le Sistership se pose à Marseille-Marignane.

21h30 : Fin de l'ultimatum. Les terroristes abattent le cuisinier de l'ambassade de France à Alger d'une balle dans la tête et, ils jettent le corps sur le tarmac. 175 passagers sont encore à bord.

23h00 : Appel du Premier ministre français au président algérien.

Les négociateurs réussissent à reporter tous les ultimatums.

Lundi 26 décembre

2h05 : L'avion du GIGN quitte Palma de Majorque pour se repositionner à Marseille-Marignane.

Les autorités algériennes autorisent le décollage du vol AF 8969 vers Paris. Mais le manque de kérosène oblige l'appareil à ravitailler à Marseille-Marignane.

3h15 : Le vol AF 8969 se pose sur l'aéroport de Marseille-Marignane

5h09 : Dès l'atterrissage, les négociations commencent. Le Plan d'assaut d'urgence est mis en place : 3 équipes de 10 sur les passerelles, 9 tireurs d'élite et une équipe d'évacuation.

6h00 : La crainte d'une action kamikaze sur Paris incite le gouvernement à prendre la décision de ne pas laisser l'Airbus reprendre son vol vers Paris.

8h00 : 1er ultimatum fixé à 9h40 pour le ravitaillement de 28T de kérosène.

9h40 : Les négociateurs obtiennent le report de l'ultimatum et de tous ceux qui suivront.

15h30 : Les terroristes libèrent un couple de personnes âgées. 173 passagers.

15h42 : L'avion quitte son emplacement initial et vient se placer à proximité de la tour de contrôle. La prière des morts est entendue.

16h20 : Le commandant de bord confirme le regain de tension.

16h52 : Le commandant de bord rappelle l'ultimatum qui expire dans 8 minutes, les terroristes menacent maintenant de faire sauter l'avion.

17h10 : Les terroristes tirent sur la tour de contrôle. Les conditions pour donner un assaut sont réunies.

17h15 : L'assaut est donné. Les 3 passerelles chargées d'opérationnels du GIGN s'approchent et abordent l'appareil par les deux portes arrières et celle placée à l'avant droit. Lors de la progression, l'un des terroristes tire une rafale sur la première passerelle.

Le mardi 27 décembre à 1h10, le GIGN et les ex-otages (173) décollent de Marseille-Marignane. L'avion se pose à Orly à 2h15.

BILAN

Passagers : 15 blessés légers. Équipage : 2 blessés, le commandant de bord et son copilote. GIGN : 10 blessés, 9 par balles et 1 lors de sa chute de la passerelle. Terroristes : 4 morts.

LISTE ARTISTIQUE

Thierry	Vincent ELBAZ
Denis Favier	Grégori DERANGERE
Carole	Mélanie BERNIER
Yahia	Aymen SAÏDI
Mustapha	Chems DAHMANI
Makhlouf	Mohid ABID
Salim	Djanis BOUZYANI
Claire	Marie GUILLARD
Emma	Naturel LE RUYET
Didier sniper GIGN	Philippe BAS
GIGN 1	Philippe CURA
GIGN 2	Grégoire TAULERE
Jeune recrue GIGN 1	Charlie COSTILLAS
Jeune recrue GIGN 2	Ludovic MEACCI
Administratif GIGN	Laurent PAILLOT
Solignac	Antoine BASLER
Assistant Solignac	Louis ARENE
Leroy	Hugo BECKER
Directeur du cabinet Orsay	Hugues MARTEL
Directeur du cabinet Beauvau	Hervé DUBOURGAL
Expert aéronautique	François LESCURAT
Agent DST	Thierry PIETRA
Ali Touchent	Abdelhafid METALSI
Commandant de Bord	Jean-Philippe PUYMARTIN
Copilote	David SEVIER
Mécanicien	Marc ROBERT
Leïla	Samira LACHHAB
Mère de Leïla	Samira SEDIRA
Père de Leïla	Lounès TAZAIRT
Yannick Beugnet	Nicolas MELOCCO
Policier algérien	Farid BADAQUI
Melki	Abdelkrim BAHLOUL
Otage vietnamien	Bing YIN
Mère de Yahia	Zorah BENALI
Négociateur Ninja	Kader KADA
Passagère 1 ^{re} classe	Fatima ADOUM
Hôtesse de l'air	Jane RESSMOND
Stewart	Thierry JENNAUD
Homme d'entretien Alger	Lassâad SALAANI
Directeur de Marignane	Bruno SEZNEC

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Julien LECLERCQ
Producteurs	Julien LECLERCQ & Julien MADON
Producteur exécutif	Marc OLLA
Écrit par	Simon MOUTAIROU & Julien LECLERCQ
Directeur de casting rôles	Pierre-Jacques BENICHO
1 ^{er} assistant réalisateur	Thierry LECOMTE
2 nd assistant réalisateur	Mathieu ELBAZ
Régisseur général	Philippe MOTTIN
Directeur de la photographie	Thierry POUGET
1 ^{re} assistante opérateur	Euriel ETEVENON
Photographe de plateau	Mika COTELLON
Ingénieur du son	Jacques SANS
Chef décorateur	Jean-Philippe MOREAUX
Chef costumière	Muriel LEGRAND
Chef maquilleuse	Sabine FEVRE
Monteurs Image	Mickael DUMONTIER
	Christine LUCAS NAVARRO
	Frédéric THORAVAL
Chef monteur son	Sébastien MARQUILLY
Son	PISTE ROUGE
Bruiteur	Florian FABRE
Mixeur	Sébastien ARIAUX
Coach algérien	Kader KADA
Coach sportif	Olivier REMY-ZEPHIR
Effets visuels numériques	BUF COMPAGNIE
Musique originale	Jean-Jacques HERTZ & François ROY